

Le Centenaire de Marie Le Franc 1879

Madeleine Ducrocq-Poirier

Numéro 18, été 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40599ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ducrocq-Poirier, M. (1980). Le Centenaire de Marie Le Franc 1879. *Lettres québécoises*, (18), 62–68.



Le Centenaire de MARIE LE FRANC 1879

(Entrevue avec Madeleine Ducrocq-Poirier)

Lettres québécoises a appris à un moment donné que Madeleine Ducrocq-Poirier, qui se spécialise en littérature québécoise depuis une vingtaine d'années, avait entrepris, pour fêter le centenaire de Marie Le Franc, de lui consacrer un livre. Nous avons donc eu l'idée d'aller poser quelques questions à Madame Ducrocq-Poirier au sujet de son travail et surtout de cet écrivain que nous avons trop oublié. Madeleine Ducrocq-Poirier nous invite, dans cette entrevue, à redécouvrir Marie Le Franc. L'entrevue est signée Adrien Thério.

L. Q. Madame Ducrocq-Poirier, vous vous préparez à fêter le centenaire de Marie Le Franc à votre façon, n'est-ce pas ?

M. D.-P. Marie Le Franc aurait eu cent ans le 4 octobre 1979. On n'en a pratiquement pas parlé dans le monde des lettres alors qu'elle a apporté sa pierre — une pierre solide — tant à la littérature québécoise qu'à la littérature française.

Aussi ai-je décidé (c'était en juin 1979) d'écrire le livre de son centenaire non seulement pour rappeler qui elle fut mais aussi pour rétablir bien des vérités à son sujet, que des commentateurs, de son vivant et après sa mort, avaient biaisées par manque d'informations sur elle et sur son oeuvre. C'est pourquoi j'ai intitulé mon livre : *Marie Le Franc, au-delà de son personnage*.

L. Q. Comment en êtes-vous venue à vous intéresser à Marie Le Franc ? Nous, les Québécois, nous l'avons un peu oubliée même si elle s'est assez attachée à nous pour vivre la plus grande partie de sa vie chez nous, pour devenir Québécoise.

M. D.-P. Je connaissais une bonne partie de l'oeuvre de Marie Le Franc avant de me spécialiser, il y a près de vingt ans en littérature québécoise. J'y suis revenue pour les besoins de ma thèse d'État sur *Le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958* et, incidemment lorsque

les Éditions HMH m'ont priée de présenter et de commenter la réédition du *Débutant* d'Arsène Besette ; j'ai alors découvert au cours de mes recherches à propos de Besette et sur qui aucun travail n'avait encore été fait, que ce dernier avait correspondu entre 1904 et 1906 avec Marie Le Franc, qu'il s'était, à distance, épris d'elle et lui avait proposé le mariage. Ce fut *une* des raisons pour lesquelles Marie Le Franc s'est expatriée en 1906. Le mariage ne s'est pas fait mais Marie Le Franc est restée et a vécu vingt-trois ans d'affilée au Québec ; après la seconde guerre mondiale, elle y est encore retournée très fréquemment.

J'ajouterai que, comme elle, je me partage entre la France et le Québec et suis mieux à même, de ce fait, de comprendre qu'elle ait pu s'attacher à deux pays et devenir un écrivain français et québécois.

L. Q. À partir du moment où vous avez fait sa rencontre, donc, vous avez eu l'idée de revenir vers ses écrits. Ses romans, ses poèmes ou ses essais ?

M. D.-P. Quelques poèmes sont très beaux ; mais certains de ses romans et l'essai *Inventaire* témoignent d'une grande originalité.

L. Q. Et le livre que vous préparez sur Marie Le Franc, de quoi sera-t-il fait ? Est-ce une bio-bibliographie ?

M. D.-P. Il ne s'agit absolument pas d'une bi-bibliographie ni d'une « vie reconstituée ». Pendant plus d'un an j'ai ramassé toute la documentation possible sur Marie Le Franc et, patiemment, j'ai réordonné les fils de son existence dont l'écheveau était demeuré embrouillé, entaché d'approximations et d'erreurs. J'y ai replacé ses oeuvres, solidaires de l'existence qu'elle a menée mais à l'éclairage desquelles j'ai été gratifiée de fulgurants aperçus sur son moi profond. Il me restait à vous présenter la personne d'une femme attachante et secrète, auteur d'une oeuvre diverse mais très cohérente et qui ne ment pas à son sujet si on l'interroge sans idées préconçues.

L. Q. Côté personnalité, qu'est-ce que vous admirez le plus chez elle ?

M. D.-P. La finesse de l'intelligence et la générosité exceptionnelle. D'où la qualité de son oeuvre.

L. Q. Comment une personne comme Marie Le Franc a-t-elle pu, selon vous, s'adapter au Québec et décider d'y vivre ? Car, si je ne me trompe, les Québécois d'alors, disons les Montréalais, ont montré, à l'origine, peu de sympathie à son égard ?

M. D.-P. L'adaptation a été lente et difficile. Elle avoue elle-même qu'il lui a fallu dix ans. Mais on ne sait peut-être pas qu'elle arriva au Canada sans ressources, sans amis (Arsène Bessette avait pris le large). Traumatisée par deux échecs amoureux profondément ressentis, ne parlant qu'un anglais scolaire qui ne lui servait pas à grand chose. D'autre part, fière et réservée (mais non pas timide comme on l'a prétendu), elle n'a pas cherché à se faire connaître ni à s'imposer à qui que ce fût. C'est ce qui explique que plus tard, écrivain reconnu, lauréate du prix Fémina, on pouvait encore l'ignorer à Montréal car elle ne possédait pas l'art de se faire valoir (et l'eût-elle possédé, elle eût encore craint que ce fût au détriment des autres).

L. Q. Peu à peu, finalement, elle a connu quelques écrivains, quelques intellectuels canadiens-français, mais c'est très lentement qu'elle a percé le mur qui la séparait de nous. Quelles ont été ses plus grandes amitiés littéraires, intellectuelles ou autres chez nous ?

M. D.-P. Sa première grande amitié littéraire fut avec Louis Dantin. Mais il y eut celle aussi, plus tard, avec Rina Lasnier. Elle a entretenu des amitiés intellectuelles avec Claude-Henri Grignon, Olivar Asselin, Robert Rumilly, Léo-Paul Desrosiers, Louvigny de Montigny, Robert Choquette, le R. P. Lamarche . . . Et je ne cite que ceux avec qui elle a correspondu de façon suivie.

Mais elle s'est fait aussi, à Montréal, des amitiés à toute épreuve notamment avec Marie Simard, mère de l'écrivain Jean Simard, Mrs Furness qui fut longtemps responsable des cours de français à l'Université Mc Gill, Madeleine Thibodeau, Louis d'Ornano, Henri Coursier, Victor Barbeau, le Docteur Georges Préfontaine . . . et je pourrais en citer encore d'autres.



Marie Le Franc à 22 ans en costume breton.

L. Q. En même temps, elle avait des amitiés du côté anglais car ce sont les Canadiens anglais de Montréal qui lui ont permis de gagner sa vie ?

M. D.-P. Sans doute, mais il s'agissait plutôt de relations professionnelles, exception faite pour Mrs Furness. Un homme d'affaires canadien-anglais est également entré dans sa vie dans les années 20. Mais elle prit l'initiative de la rupture car il était vraiment trop différent d'elle sur de multiples plans.

L. Q. Plusieurs personnes ont dit que Marie Le Franc était une personne très sensible. Vous avez lu des centaines de ses lettres. Cela vous semble-t-il vrai ?

M. D.-P. Malgré une intense vie intérieure (et des soucis !) ; malgré des obligations professionnelles accaparantes par moments ; malgré une oeuvre à laquelle elle entendait consacrer le meilleur de son temps et d'elle-même, elle fut toujours disponible aux autres, d'une écoute attentive et bienveillante ; cela, parce qu'elle possédait une qualité d'âme hors du commun et que rien de ce qui arrivait aux autres ne la laissait insensible. Mais sa sensibilité ne fut jamais sensiblerie ; elle maîtrisait ses émotions et leurs manifestations. Car c'était toujours sa force de caractère qui avait le dernier mot.

Toutefois ses lettres aux amis intimes sont toutes de sympathie tendre qui se lit entre les lignes et au détour des mots. Elle savait aimer.

L. Q. Malgré son attachement au Québec, elle est restée

fidèle à sa Bretagne natale. Elle a passé sa vie écartelée entre deux pays comme son oeuvre nous le montre. Selon vous, est-ce la partie bretonne ou québécoise de son oeuvre qui est le plus valable ?

M. D.-P. « Écartelée » n'est pas le terme qui convient. Elle était tout aussi attachée au Québec — sa patrie d'adoption — qu'à la France, son pays natal (et je la comprends très bien puisque c'est aussi mon cas). Pendant les vingt-trois années d'enseignement ininterrompu au Québec, elle est presque toujours revenue passer ses vacances d'été en France (sauf pendant la guerre de 1914-1918).

Rentrée en France en 1929 après la mort de son père, elle a réorganisé sa vie auprès de sa mère — qui vivra encore dix ans — mais en reprenant, dès 1932, l'habitude de séjours réguliers au Québec — dont certains excéderont un an —

Le partage a toujours été équitable.

Quant à son oeuvre d'une inspiration double, la partie québécoise reste la plus importante, en qualité comme en quantité. D'ailleurs, dans ses livres d'inspiration bretonne, elle y parle encore tôt ou tard, directement ou non du Canada (puisque de son temps on disait Canada — sous entendu français).

L. Q. En pensant à Marie Le Franc, auquel de ses livres pensez-vous d'abord ?

M. D.-P. *Héliel fils des bois* est le plus achevé et *Pêcheurs de Gaspésie*, le plus courageux. Je ne saurais choisir entre l'un ou l'autre. À eux deux, ils rendent compte de l'inspiration québécoise chez Marie Le Franc.

L. Q. Finalement, parce qu'il y a peu d'action dans ses livres, diriez-vous que son oeuvre est difficile à lire ?

M. D.-P. Au contraire, l'économie des moyens romanesques, notamment de dénouements, laisse la première place à l'essentiel, c'est-à-dire aux lieux et à leur atmosphère et à la façon dont les personnages s'y intègrent et les reflètent.

L. Q. J'ai posé la question précédente parce que plusieurs critiques ont parlé de ce peu d'action. Je suis un peu du même avis. Mais il y a quand même beaucoup d'action, en un sens, dans *Grand-Louis l'Innocent* ?

M. D.-P. Dans *Grand-Louis l'Innocent*, il se passe un certain nombre de choses. Mais la fonction et la signification des événements extérieurs se situent sur le plan psychologique subjectif d'Ève et de Grand-Louis.

L. Q. Quels sont les thèmes qui vous frappent le plus dès qu'on a lu quelques livres de Marie Le Franc ?

M. D.-P. L'Incommunicabilité et, par voie de conséquence, la difficulté d'aimer et d'être aimé. Car pour Marie Le Franc l'amour n'est pas un moyen privilégié de communication. D'où l'évasion vers la nature — la grande nature qui arrache à soi-même — et à l'égard de laquelle l'imagination créatrice, par le rêve ou le dialogue muet écarte la distance, autorise une approche féconde.

Cela, bien entendu, loin des hommes, de leur agitation, donc dans la solitude recouvrée, sinon cultivée.

L. Q. Vous parlez de solitude, de grands espaces, etc. Comment expliquez-vous, vous Française, que les Québécois aient si peu réussi à décrire la grande nature du Canada dans leurs livres ? Car à bien y penser, ce sont des Français qui ont vraiment vu notre grande nature. Nommons Constantin Weyer, Bugnet, Maurice Genevoix, Louis Hémon.

M. D.-P. Tout simplement parce que, pendant cent ans, la « nature » pour les québécois s'est identifiée à la campagne. Ce fut la toile de fond de la ruralité. Ô méfaits du roman rustique et de la poésie du terroir ! On n'allait pas chercher plus loin. Et puis les randonnées en forêt n'avaient pas encore la faveur du public. Les guides ne servaient qu'à conduire des chasseurs ou des amateurs de pêche vers des lieux écartés. Tandis qu'en France, depuis Jean-Jacques Rousseau, on avait pris le goût de la nature sauvage et des équipées loin des villes et des campagnes civilisées.

L. Q. À la fin, je crois que c'est encore Marie Le Franc qui a été le plus grand peintre de notre nature. Êtes-vous d'accord ?

M. D.-P. Certainement. Des évocations de votre forêt du nord ou de certains de vos lacs ou de l'île Bonaventure, en Gaspésie, constituent des morceaux d'anthologie. Elle a bien mérité que le Lac Vert, au sud du Lac Chapleau, à l'ouest de La Conception fût débaptisé et rebaptisé Lac Marie Le Franc en 1934.

L. Q. On parle depuis plusieurs années, chez nous, de l'importance de nommer le pays, de le mettre sur la carte littéraire. Dans un sens, Marie Le Franc n'a fait que cela, nommer le Québec, du nord au sud. Et nous l'avons presque oubliée. Comment expliquez-vous cela ? Elle est quand même notre premier Fémina ?

M. D.-P. Cet oubli de Marie Le Franc, comme de certains autres écrivains québécois par les Québécois eux-mêmes, vient du fait, je crois, qu'aucun travail approfondi, aucun livre d'envergure ne lui a encore été consacré. Aussi l'enseignement de la littérature québécoise ne lui a-t-il pas encore accordé la place qu'elle mérite.

L. Q. Et si je ne me trompe, elle a beaucoup chanté Montréal dans des poèmes en prose, dans des essais ?

M. D.-P. Oui, elle, la provinciale a chanté Montréal. C'était devenu « sa ville » parce que son port d'attache, sa première initiation à la vie nord-américaine, sa prise de conscience du Québec et des Québécois à travers elle et ses habitants. Elle l'aimait physiquement et intellectuellement. Indépendamment de ses livres, que de fois n'en a-t-elle pas parlé dans ses carnets de notes intimes et dans ses lettres ! Cela aussi je le comprends d'emblée. J'aime profondément Montréal.

C'est d'autant plus intéressant chez Marie Le Franc qu'elle l'a ressenti et en a fait l'expérience avec sa personnalité française et dans des conditions différentes de celles des autres Canadiens qui viennent l'habiter.



Robert Rumilly, Mme La Barre,
Marie Le Franc et
Charles Maillard, sept. 1933.



Marie Le Franc à la Rivière Solitaire,
janvier 1933.



Alphonse Piché, le Père Lamarche
et Marie Le Franc.



Chez Marius Barbeau, 1954.

L. Q. Ce ne serait peut-être pas aller trop loin de dire que ses écrits sur Montréal pourraient même aujourd'hui nous faire découvrir cette ville que nous croyons connaître mais que nous ignorons beaucoup.

M. D.-P. Tout ce que Marie Le Franc a écrit sur ou à propos de Montréal gagnerait à être connu, approfondi. Son regard révélerait je crois des perspectives inconnues sur leur métropole aux Montréalais eux-mêmes, fussent-ils de vieille souche.

L. Q. Quel est son roman québécois que vous souhaiteriez voir rééditer par un éditeur d'ici ?

M. D.-P. Ou *Héliel fils des bois* ou *Pêcheurs de Gaspésie* ou les deux simultanément. Ce serait une excellente initiative.

L. Q. Dans la plupart de ses livres, nombre de ses personnages sont des pauvres, des déshérités, des gens qui vivent en dehors de la norme. Est-ce que Marie Le Franc a elle-même vécu en dehors de la norme ?

M. D.-P. À bien dire, Marie Le Franc n'a pas vraiment vécu hors des normes sociales. Ce ne fut pas une marginale dans l'acception propre du terme. Elle a toujours gagné sa vie, d'abord comme enseignante, puis comme écrivain et conférencière (elle avait un merveilleux don de parole en public). Par contre, les manifestations « littéraires » de tout poil, les réunions mondaines, les déplacements massifs vers les chalets d'été ne la tentaient guère. Madame Ostiguy m'écrivait récemment que lorsque Marie Le Franc s'était enfin laissé convaincre d'assister à une quelconque réception, elle demandait invariablement : « Dois-je mettre une robe habillée ou une robe du soir ? ».

Mais d'origine modeste, ayant vécu heureuse dans son enfance et son adolescence avec des gens simples, elle savait d'emblée comment aborder et parler aux déshérités, aux plus démunis. Lors des deux séjours qu'elle a accomplis à La Rivière Solitaire avant d'écrire son livre, l'un en janvier 1933, l'autre en juin de la même année, elle fut immédiatement de plain-pied avec les pauvres colons du lieu, comme elle le fut avec ses guides métis, en forêt, ou avec les pêcheurs de la Gaspésie.

L. Q. Votre livre sur Marie Le Franc sera-t-il publié en France ou au Québec ?

M. D.-P. J'espère pouvoir le publier au Québec. Je crois que Marie Le Franc en eût été heureuse.

L. Q. Est-ce que les Français se souviennent mieux d'elle que nous ?

M. D.-P. Sur 55 millions de Français, il y a, bien sûr, un peu plus de Français que de Québécois pour se souvenir de Marie Le Franc. Toutefois lorsque sa maison de famille à Sarzeau fut à vendre, j'ai fait alerter le Ministère des Affaires culturelles par Monsieur et Madame Messmer (Pierre Messmer était alors premier ministre) qui s'étaient bien occupés de Marie Le Franc pendant les toutes dernières années de sa vie. Le Ministère des Affaires culturelles n'a pas pris d'option sur la maison (qui pourrait être aujourd'hui un musée

Marie Le Franc). La maison appartient désormais à un particulier.

L. Q. Et les Bretons ?

M. D.-P. Les Bretons du Morbihan, sans doute. (Le Lycée technique de Lorient porte le nom de Marie Le Franc) Mais les autres Bretons, je ne pense pas.

L. Q. Avez-vous déjà proposé à des éditeurs du Québec de rééditer un ou des romans de Marie Le Franc ? Ou des essais ?

M. D.-P. Je n'ai pas fait de telles propositions. Mais en annexe à mon livre, je joindrai un ou deux inédits de Marie Le Franc, avec l'autorisation de son héritière. À l'éditeur québécois qui se chargera de la publication de mon ouvrage, je suggérerai deux ou trois rééditions d'ouvrages de Marie Le Franc. Cela s'impose.

L. Q. Si vous deviez la situer dans la littérature québécoise, à côté de qui la verriez-vous, dans quelle période ?

M. D.-P. À la même latitude que Félix-Antoine Savard mais pas dans la même longitude, au 20^{ème} siècle, j'entends.

L. Q. En somme, elle fait un peu cavalier seul ?

M. D.-P. Oui, c'est à la fois sa force et sa faiblesse. Ou plutôt l'aspect vulnérable d'une telle unicité.

L. Q. Vous l'admirez beaucoup ? D'abord comme personne ou comme écrivain ?



Marie Le Franc chez les colons de *La Rivière Solitaire*, juin 1933.



Marie Le Franc, Montréal, 1920.

M. D.-P. Oui, car s'imposer seule en littérature, par la seule voie de son talent et de sa probité intellectuelle force l'admiration. D'autant plus que ce n'était pas facile pour une femme-écrivain au Québec dans la première moitié du 20ème siècle. Chez elle, les qualités personnelles vont de pair avec le talent.

L. Q. Quelles seraient, aujourd'hui, les raisons les plus importantes que nous aurions de relire Marie Le Franc ?

M. D.-P. Elle appartient à la littérature québécoise. À la meilleure. Et vous savez le regain d'intérêt actuel pour tout ce qui est « littérature canadienne-française » d'avant 1950-1960. Ce serait déjà une raison suffisante. Mais en outre, la lecture attentive des livres de Marie Le Franc révèle bien des bijoux au lecteur de bonne foi . . .

L. Q. Et par quels livres devrions-nous commencer ?

M. D.-P. Les recueils de nouvelles *Au Pays canadien-français*, *Visages de Montréal*, *O Canada, terre de nos aïeux*, *Dans la tourmente* constituent une excellente introduction — j'allais dire mise en condition — pour le reste de l'oeuvre d'inspiration québécoise.

L. Q. Et nous n'avons pas parlé de sa poésie. Est-ce les thèmes que vous avez abordés tout à l'heure que nous y retrouvons ?

M. D.-P. Ce ne sont pas les mêmes thèmes pour la bonne raison que *Voix du Coeur et de l'Âme*, publiés à Montréal en 1920, dédiés à ses deux frères tués à la guerre (Pierre en 1915 et Marcel en 1918, à l'âge de vingt ans) renferment des poèmes écrits en France lorsqu'elle avait dix-neuf-vingt ans, l'âge lyrique par excellence. Et que *Voix de misère et d'allégresse* édités à Paris en 1923 sont ceux d'une émigrante encore très seule qui ne sait où se situer entre la nostalgie du pays qu'elle a quitté et la vastitude inconnue de celui qu'elle a rejoint mais qui ne l'a pas encore adoptée. Ce sont les poèmes du repliement sur soi, des épanchements silencieux, des souvenirs auxquels on revient quand le présent reste décevant. Ces poèmes enferment beaucoup d'elle-même et de ses détresses mais sans aucune ouverture encore sur le pays auquel elle va tout donner par la suite. Y compris ses meilleurs livres.

L. Q. Et sa correspondance ? Vous avez dû y faire des trouvailles ? Était-elle en relation avec beaucoup d'écrivains français ?

M. D.-P. Oui, j'ai eu accès à toute sa correspondance ; du moins ce qu'il en reste, car avant de devenir pensionnaire « permanente » à la Maison de retraite de la Légion d'Honneur à Saint-Germain-en-Laye (Marie Le Franc était officier de la Légion d'Honneur), elle a fait des coupes claires dans les milliers de lettres reçues et conservées et en a détruit les neuf-dixièmes. Par pudeur ? Pour ne pas divulguer ce que certains de ses correspondants encore en vie lui confiaient ? Par besoin de faire



À Sarzeau, devant sa maison, 1963.

place nette à la veille de la mort qu'elle sentait venir ? Pour éviter la dispersion de ces inestimables témoignages ? Je ne sais. Toutefois certaines de ces lettres ont échappé au feu destructeur. Il en reste beaucoup, non seulement d'écrivains québécois, mais d'écrivains français. Je cite au hasard Marguerite Audoux, Louis Guilloux, Charles Sylvestre, Roger Vercelet, Lucie Delarue-Mardrus, Alexandre Arnoux, Hélène Vacaresco, Charles Le Goffic, La Varenne, etc. Charles de Gaulle, à qui Marie Le Franc avait adressé *Enfance marine* lui écrivit en 1962. Mais cette dernière lettre est restée à la Bibliothèque de la Maison de retraite de la Légion d'Honneur.

L. Q. Et la fin ?

M. D.-P. Bien que très malade — elle avait presque perdu la vue et avait été hospitalisée à l'hôpital de St-Germain pour une fracture du col du fémur — elle y est décédée le 29 décembre 1964 à quatre-vingt-cinq ans, en pleine possession encore de ses moyens intellectuels, mais sans bruit, paisible parce qu'elle s'était préparée à la fin.

MARIE LE FRANC

Notes biographiques

- 1879 (4 octobre) Naissance de Marie Le Franc à Banastère-en-Sarzeau (Morbihan).
- 1879-1887 Enfance au bord de la mer, en partie chez ses grands-parents maternels Botuha à Pancadénie.
- 1888-1892 Études primaires à Sarzeau.
- 1892-1898 Études primaires supérieures à Vannes. Obtention du Brevet Supérieur le 28-7-1898.
- 1898-1906 Quatre postes d'institutrice primaire laïque. Certificat d'aptitude pédagogique : 2-8-1901.
- 1900 Rencontre avec le capitaine Jean-Baptiste Marchand (héros de Fachoda).
- 1906- Correspondance avec Arsène Bessette.
Départ pour Montréal, via New-York.
- 1908-1914 Professeur de français à l'école de Miss Gardner.
- 1914-1929 Professeur de français à la Weston School.
Quelques vacances à l'Université McGill.
- 1927 Prix Fémina pour *Grand-Louis l'Innocent*.
- 1929 Retour en France.
1932-1935-1938-1947-1953-1957-1958. Nouveaux voyages et séjours au Québec. Cours d'été à McGill en 1932 et 1936.
- 1932 *Au Pays canadien-français* couronné par l'Académie française.
- 1934 Le Lac Vert est rebaptisé Lac Marie Le Franc.
- 1935 Chevalier de la Légion d'Honneur.
- 1953 Officier de la Légion d'Honneur.
- 1957 Pensionnaire temporaire au Château du Val (Maison de retraite de la Légion d'Honneur) à St-Germain-en-Laye.
- 1960 Pensionnaire permanente au Château du Val.
- 1964 29 décembre, décès à l'hôpital de St-Germain-en-Laye.
- 1965 5 janvier, inhumation à Sarzeau.

Bibliographie

- Les Voix du coeur et de l'âme* (Poèmes), Montréal, Imprimerie Perrault, 1920. 139 p.
- Les Voix de misère et d'allégresse* (Poèmes), Paris, Éditions Crès, 1923. 207 p.
- Grand-Louis l'Innocent* (Roman), Montréal, La Patrie, 1925. 176 p.
Paris, Éditions Rieder, 1927. 241 p.
- Paris, Éditions Rieder (Coll. « Prosateurs français contemporains »), 1928. 241 p.
- Paris, Éditions Ferenczi et fils (Bois en couleurs de Louis-William Gaux), 1929. 139 p.
- Sherbrooke, Éditions Naaman, 1978. 141 p.
- Le Poste sur la dune* (Roman), Paris, Éditions Rieder (Coll. « Prosateurs français contemporains »), 1928. 171 p.
- Paris, Éditions Ferenczi et fils (Bois originaux en couleurs de L.-W. Gaux), 1930. 159 p.
- Hélios fils des bois* (Roman), Paris, Éditions Rieder (Coll. « Prosateurs français contemporains »), 1930. 284 p.
- Paris, Éditions Ferenczi et fils (Bois et dessins de L.-W. Gaux) 1935. 192 p.
- Paris-Londres, Edimbourg-New-York, Éditions Nelson (vol. no 410 de la « Coll. Nelson »), 1937. 283 p.
- Grand-Louis Le Revenant* (Roman), Paris, Éditions du Tambourin, 1930. 279 p.
- Paris, Éditions Ferenczi et fils (Illustrations de L.-W. Gaux), 1933. 196 p.
- Inventaire* (Essais), Paris, Éditions Rieder (Coll. « Prosateurs français contemporains »), 1931. 246 p.
- Au Pays canadien-français* (Nouvelles), Paris, Éditions Fasquelle (Coll. Voyageuses de lettres), 1930. 238 p.
- Dans l'Île* (Roman), Paris, Éditions Fasquelle, 1932. 191 p.
- La Rivière solitaire* (Roman), Paris, Éditions Ferenczi et fils, 1934. 255 p.
Paris, Éditions Ferenczi et fils (Bois originaux de L.-W. Gaux), Coll. « Le Livre moderne illustré », no 297, 1938. 159 p.
- Montréal, Éditions Fides (Préface de L.-P. Desrosiers), 1957. 194 p.
- Visages de Montréal* (Nouvelles), Montréal, Éditions Déom et frères (Coll. du Zodiaque), 1934. 239 p.
- La Randonnée passionnée* (Roman), Paris, Éditions Ferenczi et fils (illustrations de L.-W. Gaux), 1936. 249 p.
Paris, Éditions du Livre moderne, 1942. 249 p.
- Montréal-Paris, Éditions Fides (Préface d'Alfred Desrochers), Coll. du Nénuphar, 1962. 159 p.
- Pêcheurs de Gaspésie* (Roman), Paris, Éditions Ferenczi et fils (Bois originaux de L.-W. Gaux), Coll. « Le Livre moderne illustré », 1938. 159 p.
Montréal, Éditions Fides, 1962. 192 p.
- Dans la Tourmente* (Nouvelles), Issy-les-Moulineaux, Éditions de la Fenêtre ouverte (Bois gravé de Germain Delatousche), 1944. 192 p.
- Pêcheurs du Morbihan* (Roman), Issy-les-Moulineaux, Éditions de la Fenêtre ouverte, 1946. 265 p.
- O Canada, terre de nos aïeux* (Nouvelles), Issy-les-Moulineaux, Éditions de la Fenêtre ouverte, 1947. 280 p.
- Le Fils de la Forêt* (Nouvelles), Paris, Éditions Grasset, 1952. 256 p.
- Enfance marine* (Souvenirs), Montréal, Éditions Fides, 1959. 190 p.
- Montréal, Éditions Fides (Coll. « La Gerbe d'Or »), 1961. 150 p.